



LIVRES – UNE ÉCRIVAINNE À LA RÉCEPTION

LE « NEW YORKER » AU CŒUR

Ses couvertures, ses écrivains, son exigence éditoriale... « The New Yorker » est une institution, Janet Groth a été sa réceptionniste historique. Nous l'avons rencontrée alors que paraissent ses Mémoires.



Pendant vingt ans, Janet Groth a vécu l'effervescence intellectuelle d'une des rédactions les plus influentes du XX^e-siècle. En 1961, elle inspirait même une couverture.

Il y a bien des manières d'ouvrir les portes d'une institution. Rendre visite à Janet Groth, un soir de neige, dans les hauteurs de Manhattan, en est une. La « Réceptionniste du *New Yorker* », qui voit aujourd'hui ses Mémoires traduits, habite en bordure de Central Park, dont les contours arborés s'estompent dans un halo de lumière givrée. Un rude portier d'origine serbe, engoncé dans une livrée bleu nuit, veille sur l'immeuble des beaux quartiers où il est d'usage de montrer patte blanche. Le petit appartement, coupé en deux par un lit une place, est encombré de bibelots, de photos et de livres. Par mail, Janet Groth nous a prévenu qu'il ne fallait pas nous attendre à rencontrer la jeune fille pimpante qui pose en couverture de ses mémoires, la pin-up des années 1950 à qui le poète John

Berryman adressait des « compliments enflammés sur la magnificence de son visage, l'or flamboyant de sa chevelure, son corps à la gloire de la féminité ». A 81 ans, elle vit entourée de ses souvenirs. Le plus clair de son existence, de 1957 à 1978, elle l'a passé au *New Yorker*, célèbre magazine culturel newyorkais, devenu « une institution américaine ». Elle rêvait d'écrire et s'est posée à la place qu'on voulait bien lui donner, à une époque où les femmes faisaient rarement carrière. Elle a gardé son ébauche de roman dans un tiroir. A la réception du magazine, au dix-septième étage d'un bâtiment de la 43^e Rue, elle siégeait au cœur d'un tourbillon d'humeurs et de traits d'esprit, entourée par les auteurs glorieux ou frustrés qui faisaient le siège de la rédaction — et le sien, souvent — et qui « *faisaient bourdonner New York et lui donnaient sa force vive* ». Son studio est un petit musée où l'on croise les fantômes des écrivains et journalistes qu'elle côtoya et qui firent l'âge d'or du magazine, E.B. White, John Updike, J.D. Salinger, Joseph Mitchell, Donald Barthelme, Hannah Arendt, Truman Capote (le reportage au long cours de *De sang-froid* fut financé et publié par l'hebdomadaire), Muriel Spark, Alice Munro, Vladimir Nabokov, John McPhee, ou le légendaire critique littéraire Edmund Wilson, dont Janet Groth a fini par enseigner les théories à l'université. Ses étagères débordent de livres centrés sur la passion de sa vie. En plus du sien, des dizaines d'ouvrages ont été consacrés au *New Yorker*, à ses reportages fleuves, à ses

illustrateurs légendaires, aux poèmes qu'il s'est toujours obstiné à publier, à ses auteurs fantasques, à ses rédacteurs en chef démiurges (de 1925 à 1987, l'hebdomadaire n'en connut que deux !), à son influence singulière sur la littérature et le journalisme du XX^e siècle. Depuis 1925, quand il fut lancé par Harold Ross comme un journal humoristique, *The New Yorker* est resté un phare pour les journalistes du monde entier. Le dernier rempart des passionnés de lecture, le vestige encore gaillard d'une époque où l'information n'était pas soumise aux flux uniformes de la vitesse, l'émissaire d'une ville qui s'est longtemps vue en pointe, presque rayonnante, irradiant la pensée universelle.

Comme beaucoup de New-Yorkais, Janet Groth vient d'ailleurs. Elle a grandi au milieu des vastes plaines américaines et fait ses études à l'université du Minnesota. Manhattan exerçait sur elle une force d'attraction irrésistible, et *The New Yorker* concentrait tous ses désirs. Quand elle a posé ses valises à New York, en 1956, le magazine était à son zénith. Il attirait à lui les talents d'une cité cosmopolite qui servait de vibrante terre d'accueil aux artistes et intellectuels ayant fui les malheurs de la grande dépression et le fascisme en Europe. L'hebdomadaire était l'apanage d'une nouvelle élite lettrée et inventive, « *un miroir et un guide* » pour ses lecteurs qui formaient une famille et communiquaient par le biais « *de ses écrits sacrés* ». Chaque

semaine, ils l'ouvraient pour chercher leurs marques à la croisée des époques, entre la culture du vieux monde et l'avènement de la consommation de masse, entre l'Amérique triomphante de l'après-guerre et les crises de sa société malade. « The New Yorker était vénéré partout dans le pays, dit Janet Groth. Ses articles ne ressemblaient à aucun autre, leur longueur était inhabituelle, elle n'était régie par aucune règle, la langue était riche et impeccable et les auteurs abordaient tous les sujets à leur rythme. Ils ne se souciaient pas des attentes des lecteurs, ne se soumettaient ni à l'actualité, ni aux études marketing, mais s'employaient à éveiller les curiosités. » Les couvertures illustrées gardaient le mystère sur le sommaire, les meilleurs dessinateurs d'Amérique se battaient pour y paraître. « The New Yorker inventait sa propre géographie », écrivait John Updike. En 1946, l'hebdomadaire avait frappé les esprits en consacrant l'intégralité de son numéro à un reportage de John Hersey parmi les survivants de Hiroshima. Publié ensuite sous la forme d'un livre, l'article participait à la mise en œuvre d'une nouvelle forme de journalisme qui sortait de tous les cadres et empruntait à la fiction l'art de la description, de la construction des personnages et des dialogues. Le maître du genre était Joseph Mitchell (1908-1996) ¹, un personnage au verbe foisonnant qui entretenait avec Janet Groth une « amitié pas si innocente que ça » et l'emmenait déjeuner et boire tous les vendredis, debout au comptoir, pour parler de James Joyce, dont il se sentait le fils spirituel, raconter ses romans à venir (et qui ne vinrent jamais) et sans doute les petites histoires d'un bureau qui concentrait l'énergie, les ambitions et les vices d'une ville chargée comme une turbine. « The New Yorker était un refuge pour les êtres qui semblaient inaptes à tout emploi », souligne Janet Groth. Au tournant des années 1960, Joseph Mitchell

était la figure de proue du magazine. Il écrivait dans une langue superbe, sur des sujets que seul un magazine hors du temps pouvait publier : « *Le Bowery Theatre, le port de New York et ses pêcheurs d'aloses, les cimetières de Brooklyn, les piliers de bars irlandais, les capitaines au long cours scandinaves, les poissonniers italiens ou les Gitans...* » Mitchell jouait avec les frontières de la fiction et avoua qu'il avait inventé, dans l'un de ses reportages, un personnage composé de plusieurs autres. La fiction était pour lui au service du journalisme le plus pur et de « *l'exactitude diabolique* » qui faisait la marque de fabrique du New Yorker.



Calvin Trillin, 82 ans, auteur de la grande époque, envoie toujours poèmes et articles au journal. Janet Groth, elle, vit entourée de ses souvenirs.



« On ne pourrait plus abolir les frontières de cette manière aujourd'hui, confie Calvin Trillin, 82 ans, une des plumes de la grande époque qui collectionne les éditions originales des livres publiés par les auteurs du magazine. *Les règles éthiques sont soigneusement contrôlées par une armée de vérificateurs en interne, qui refont l'enquête à la suite du journaliste.* » Trillin a sillonné l'Amérique pendant des décennies pour écrire aussi bien sur la viande ou les majorettes que sur le mouvement des droits civiques : « *Même s'il se soumet plus aujourd'hui aux rythmes de l'actualité, The New Yorker se fait fort de se réinventer tous les sept jours. Je le lis encore avec avidité pour son amour de l'écriture, et je suis régulièrement surpris. Dans chaque numéro, il y a la promesse d'être emporté par la virtuosité d'un auteur.* » Il envoie encore parfois au magazine un poème ou un article sur un sujet de son choix. Les dessins humoristiques sont encore très présents, les photos, longtemps bannies, ont fait leur apparition dans les années 1990, la publicité a fait son nid, mais les mots restent au cœur des attentions les plus ardentes et les plus maniaques. Une langue châtiée qui, en 1965, suscita les moqueries de Tom Wolfe, le pape de la contre-culture, dans un long article sur le magazine : « Les petites mémères ou la véritable histoire de la 43^e Rue, royaume des morts-vivants ».

The New Yorker a toujours tiré fierté de sa rigueur et de son classicisme. Les éclaircisseurs de son style ne sont pas seulement les journalistes et les écrivains qui l'animent depuis près d'un siècle, mais les correcteurs, les éditeurs qui se penchent des jours durant sur chaque article. « *Nous avons récemment entretenu une controverse publique avec The New York Times sur le bon usage de la ponctuation*, raconte Mary Norris, qui s'est autoproclamée « *reine de la virgule* » dans un ouvrage sur ses années de relecture au *New Yorker*. *Nous utilisons une grammaire et une orthographe soigneusement codifiées et*

consignées dans notre propre livre de style [plus long qu'Autant en emporte le vent, plaisantait un familier du magazine...]. Nous veillons à harmoniser l'écriture d'un bout à l'autre du magazine pour le confort du lecteur. » Ce pointillisme n'est pas toujours du goût des auteurs qui s'accrochent à la singularité de leur prose. Hemingway et Faulkner ont, semble-t-il, toujours évité *The New Yorker* en raison du nombre de corrections exigées sur chacun des textes. Dans l'ambiance feutrée des bureaux new-yorkais, on n'est jamais à l'abri d'une tempête lexicale : « *Les virgules tombent au New Yorker comme les couteaux dans*

un numéro de cirque, encerclant précisément leur victime », écrivait E.B. White. Et l'humoriste James Thurber, auteur de *La Vie secrète de Walter Mitty*, s'emporta un jour contre le rédacteur en chef qui retouchait son texte : « *Si vous tenez absolument à coller des virgules, vous savez où vous pouvez vous les mettre !* » •

1 De Joseph Mitchell, on peut lire en français *Le Fond du port* et, sur lui, la biographie de Thomas Kunkel, *L'Homme aux portraits* (éd. du Sous-Sol, 2017). ■

par R Laurent Rigoulet

ENCADRÉS DE L'ARTICLE

À LIRE

La Réceptionniste du New Yorker, de Janet Groth, traduit de l'anglais (États-Unis) par Hélène Cohen, éd. du Sous-Sol, 272 p., 21,50 €.

Lire la critique dans *Télérama* n° 3552, p. 54.

